

LOTI EN SON TEMPS

COLLOQUE DE PAIMPOL

22, 23 24, ET 25 JUILLET 1993

Presses Universitaires de Rennes
1994

**BRETAGNE ET JAPON
AUX ANTIPODES,
LES DEUX MOMENTS D'UN MÊME
ROMAN D'AMOUR POUR YVES : LECTURE DE
*MON FRÈRE YVES ET MADAME CHRYSANTHÈME***

DAMIEN ZANONE

L'habitude s'est imposée, quand on parle de la production romanesque de Loti, de distinguer deux séries d'œuvres dont on oppose les sources d'inspiration : il y aurait d'une part la veine bretonne qui a donné (dans l'ordre chronologique de parution), *Mon Frère Yves*, *Pêcheur d'Islande* et *Matelot* et qui, thématiquement, évoque principalement la vie des pêcheurs sur un mode réaliste ; et, d'autre part, la veine exotique, puisée au-delà des mers pour nourrir des romans d'amour : en Turquie pour *Aziyadé*, à Tahiti pour *Le Mariage de Loti* et au Japon pour *Madame Chrysanthème*. Dans ce deuxième registre, l'écrivain évoque, sur le mode d'une narration en première personne, les paysages et les mœurs de pays lointains découverts en même temps qu'il mène une intrigue amoureuse avec une indigène pour le temps d'une escale. La distinction entre les deux types de romans se fonde donc sur une opposition de contenu : non seulement le cadre change (la Bretagne contre trois terres lointaines), mais aussi le propos : on peut qualifier le cycle breton de régionaliste en raison du souci de l'auteur d'y peindre un mode de vie montré dans sa quotidienneté et de le célébrer au moment où il semble que les vieilles traditions sont menacées. A l'inverse, dans le cycle des romans d'amour exotique, le livre, en même temps qu'il fait sa place à la description de modes de vie qui surprennent l'Européen, est surtout le lieu d'expression des sentiments personnels de Loti, auteur-narrateur, de sa sensibilité parfois fragilisée en raison de l'éloignement du pays d'origine, et mise en éveil au contact d'êtres et de choses nouvelles.

Il nous semble cependant que le cas de *Mon Frère Yves*, publié en 1883, perturbe cette distinction et nous voulons montrer comment ce roman échappe à ces catégories faciles. Malgré les apparences qui semblent le ranger dans la série bretonne, nous soulignerons de nombreux éléments — au premier rang desquels le fait que l'auteur y est narrateur et apparaît dans le texte sous le nom de Pierre — qui rattachent ce livre à la manière déjà illustrée par *Aziyadé* en 1879 et *Le Mariage de Loti* en 1880, et qui sera reprise en 1887 avec *Madame Chrysanthème*. En fait, le pont entre les deux séries est jeté par le personnage d'Yves qui, après le livre qui porte son nom, revient quatre ans plus tard avec un rôle de première importance dans *Madame Chrysanthème*. Notre intention est de proposer une lecture comparée de ces deux romans où apparaît Yves, afin de les faire s'éclairer l'un l'autre. Dans cette perspective, nous apprécierons *Mon Frère Yves* comme la variante bretonne des amours exotiques de l'auteur — la Bretagne y étant décrite comme dans d'autres livres des terres lointaines —, avant d'expliquer, en conséquence, comment *Madame Chrysanthème* nous semble constituer un roman d'amour involontaire pour Yves.¹

I. *Mon Frère Yves*, roman d'amour exotique

L'action de *Mon Frère Yves* s'étale de 1875 à 1883, en Bretagne principalement, à l'exception de quelques chapitres de navigation dans les mers lointaines. L'auteur, qui a déjà publié principalement *Aziyadé*, *Le Mariage de Loti* et *Le Roman d'un spahi*, avertit qu'il change de genre. Il énonce ses intentions dans la dédicace à Alphonse Daudet :

On a dit qu'il y avait toujours dans mes livres trop d'amour troublant. Eh bien, cette fois, il n'y aura qu'un peu d'amour honnête, et seulement vers la fin.

C'est vous qui m'avez donné cette idée, d'écrire une vie de matelot et d'y mettre la grande monotonie de la mer. (FY. p. 24)

Il nous semble cependant qu'avec ce nouveau livre, Loti a certes proposé à son écriture de nouveaux centres d'intérêt en voulant pratiquer ce qu'on peut appeler un naturalisme maritime et breton, mais sans renoncer pour autant à sa manière romanesque précédente, dont nous allons relever les nombreux éléments qui nous autorisent à parler de roman d'amour exotique en Bretagne.

La tentation naturaliste se signale, au début du livre — dans les sept premiers chapitres — par le type de narration adoptée : elle se fait à la troisième personne du singulier, l'auteur se tient en retrait, ne se faisant ni narrateur, ni acteur. C'est la deuxième fois que Loti s'y essaie, après *Le Roman d'un spahi*. L'auteur centre son propos sur un héros, Yves, dont il évoque la naissance et le milieu d'origine ; puis, faisant l'ellipse de ses années d'apprentissage, il décrit sa vie de marin. Et en une vingtaine de pages (p. 28 à p. 49), se trouvent rassemblés les traits qui composent

le tableau de la vie du marin breton. Toutes ses expériences y sont condensées dans une longue scène qui montre le retour à Brest d'un navire après plusieurs années de mer : on trouve p. 31 le portrait physique d'Yves, athlétique et vigoureux, avec une "figure immobile, marmoréenne, excepté dans les moments rares où paraît le sourire" ; p. 32, on voit Yves recevoir ses galons de marins en récompense des patientes années où il a été gabier dans la mâture, et la dureté du travail de la mer, accompli dans des campagnes lointaines de plusieurs années, est souligné ; ensuite la description évoque la tentation du cabaret qui guette le matelot de retour au port où il risque de consommer toute sa paye ; puis la scène est relatée d'un autre point de vue, celui des femmes qui, à quai, attendent le retour des marins : d'une façon un peu lourde, sont opposées, d'une part, les femmes de mauvaise vie aux discours avinés qui vont tenter de les détourner du chemin du logis et d'autre part, les honnêtes femmes, "vraies femmes de marins celles-ci, recueillies dans la joie de revoir leur fiancé ou leur mari"(p. 37) ; enfin on voit Yves, gisant ivre mort sur le quai, réembarqué et mis aux fers. Toute cette introduction du livre tient lieu de préambule qui met en place un contexte et une tonalité descriptive, à grands traits est brossée une peinture de la vie du marin breton, dans sa grandeur laborieuse et sa misère sociale.

Cependant la narration change avec le chapitre VIII (p. 49), Loti faisant irruption comme narrateur et personnage : "Il y avait sept ans qu'"Yves était mon ami quand il fit cette équipée de retour". Et désormais cette première personne gardera le devant de la scène, ne s'effaçant qu'épisodiquement pour quelques chapitres décrivant des scènes conjugales dans le ménage d'Yves, causées par ce dernier lorsqu'il est ivre. Ainsi, malgré de timides incartades, le propos se recentre sur Loti occupant les trois rôles d'auteur, de narrateur et de personnage : la peinture naturaliste de la Bretagne cède la place aux impressions que la Bretagne suscite en Loti. Et comme cela avait été le cas pour les pays visités dans *Aziyadé* et *Le Mariage de Loti*, la Bretagne de *Mon Frère Yves* est présentée comme une terre d'exotisme. Non seulement l'auteur se déclare peu familier de ses paysages, mais ses coutumes lui sont étrangères et il les rapporte avec le même intérêt d'ethnologue qu'il mettait à décrire des rituels turcs ou tahitiens.

Mon Frère Yves relate la découverte d'un pays et d'une sympathie qui naît progressivement à son endroit. Prenant avec Yves une diligence de campagne pour aller de Guingamp à Paimpol, Loti note:

Je me sentais un étranger dans ce monde où nous allions arriver, et toute cette Bretagne, que je n'aimais pas encore, m'oppressait de sa tristesse... (FY. p. 76)

Dès lors l'adjectif "triste" semble devoir venir sous sa plume de façon irréprouvable pour exprimer ses impressions bretonnes. Évoquant quelques pages plus loin la promenade qui le conduit de Paimpol à Plouherzel où vit la mère d'Yves, il écrit:

Maintenant Paimpol et la mer, et les îles, et les caps boisés de sapins sombres, tout cela venait de disparaître derrière un repli de terrain ; une campagne plus triste s'étendait devant moi. (...)

Je tournai à gauche, et, au bord du sentier, j'aperçus la chaumière.

Elle était isolée et toute basse sous de vieux hêtres.

Elle regardait un grand paysage triste dont les lointains s'estompaient dans les gris noirs. C'étaient des plaines, des plaines monotones avec des fantômes d'arbres... (FY. pp. 79-80)

On devine aisément à cette description que si Loti n'aime pas encore le pays, il ne demande qu'à être séduit. Aussi lit-on comme quelque chose qu'on attendait l'aveu qui met plus de deux cents pages à venir, à l'occasion d'un retour en Bretagne : "Il me semblait comprendre son charme pour la première fois" (p. 247).

Par ailleurs, comme il le faisait volontiers en Turquie ou à Tahiti, il rapporte des fragments de langue bretonne, la seule que parle la mère d'Yves, ou même une berceuse bretonne dont il précise que les paroles n'ont aucune signification (p. 130 : "Boudoul, boudoul, galaïchen ! Boudoul, boudoul, galaïch du !...") ; et d'autre part, il consigne des superstitions locales. Par exemple à la page 185 :

Il y a quatre chandelles allumées dans la chaumière (trois, cela ferait la noce du chat, et cela porterait malheur). (FY. p. 185)

Comme il s'est accoutumé à le faire dans ses escales lointaines, il refuse de se comporter en simple visiteur externe dans ce nouveau pays de séjour, mais essaie de s'intégrer à la vie locale. Reprenant l'usage qu'il avait précédemment établi avec celles qu'il appelait ses "petites amies", il vit sous le même toit que celui qu'il nomme son "frère" ; et même, comme il l'a fait ailleurs, il recourt un moment au travestissement pour être mieux accueilli :

Il y avait grande foire à Paimpol ce jour-là, et je fis une toilette de frère de la côte pour ne pas effaroucher tous les amis auxquels j'allais être présenté comme un marin du Midi. C'était entendu avec Yves, cette mise en scène et cette histoire. (FY. p. 78)

La complicité d'Yves n'est pas simplement ponctuelle : Loti va connaître la Bretagne par Yves, son intermédiaire pour comprendre une terre et ses habitants. Contrairement à ce qu'annonçaient les premiers chapitres en campant le personnage du marin Yves, ce dernier n'est pas vraiment le sujet de l'action : ce qui compte avant tout, c'est moins Yves que le regard de Loti sur lui, l'évolution de leur relation. Ce qui confirme le titre : "mon frère Yves" et non pas "Yves". Comme Aziyadé l'avait été pour la Turquie et Rarahu pour Tahiti, Yves devient l'emblème de sa terre natale, sa famille et lui-même en incarnent la grandeur et les misères : le père disparu en mer, l'oncle déserteur, les femmes endurent dans leurs souff-

frances muettes, la tentation de l'alcool... Et de la même façon qu'il avait aimé la Turquie à travers Aziyadé et Tahiti à travers Rarahu, il va aimer la Bretagne à travers Yves, en réglant ses impressions de ce pays sur celles de son ami. Voici comment Loti analyse son émotion devant le paysage breton devenu familier:

Grandes pierres que couvrent les lichens gris, fins comme la barbe des vieillards ; plaines où le granit affleure le sol antique, plaines de bruyères roses...

Ce sont des impressions de tranquillité, d'apaisement, que m'apporte ce pays ; c'est aussi une aspiration vers un repos plus complet sous la mousse, au pied des chapelles qui sont dans les bois. Et, chez Yves, tout cela est plus vague, plus inexprimable, mais aussi plus intense, comme chez moi quand j'étais enfant. (FY. p. 264)

Il semble qu'il a ainsi apprivoisé ses impressions de Bretagne en s'appuyant sur celles d'Yves, en les lui empruntant par amitié, ou mieux, par fraternité. Comparant son ami à lui-même quand il était enfant, il prend la position du grand frère qui partage les mêmes émotions que son cadet, avec plus de savoir.

C'est sous le signe d'une telle fraternité que la relation entre les deux personnages est posée d'une manière que l'on peut dire officielle. Elle est scellée de façon solennelle par la mère d'Yves, la première fois qu'elle rencontre Loti, pour elle un ami de son fils qui occupe un rang social supérieur. Cette mère s'exprime en breton et sa fille est là pour traduire ; elle énumère les misères qu'a connues sa famille — la boisson surtout — et demande à Loti d'en préserver Yves:

Ce fut le soir, après souper, que la mère d'Yves me recommanda solennellement son fils, et cela resta toute la vie. (FY. p. 92)

La promesse de Loti donne lieu à une véritable cérémonie:

- Dites lui que je jure de veiller sur lui *toute ma vie, comme s'il était mon frère*.

Et la jeune fille répéta, traduisant lentement en breton:

- Il jure de veiller sur lui toute sa vie, comme s'il était son frère.

Elle s'était levée, la vieille mère, toujours droite, rude, et brusque ; elle avait pris au mur une image du Christ, et s'était avancée vers moi en me parlant comme pour me prendre au mot, là, avec une naïveté, une indiscretion sauvages.

- C'est là-dessus, Monsieur, qu'elle vous demande de jurer.

- Non, ma mère, non, dit Yves tout confus, qui essayait de s'interposer, de l'arrêter.

Moi, j'étendis le bras vers cette image du Christ, un peu surpris, un peu ému peut-être, et je répétais:

- Je jure de faire ce que je viens de dire.

Seulement mon bras tremblait légèrement, parce que je pressentais que l'engagement serait grave dans l'avenir.

Et puis je pris la main d'Yves, qui baissait la tête, rêveur :

- Et toi, tu m'obéiras, tu me suivras... *mon frère* ?

Lui, répondit tout bas, hésitant, détournant les yeux avec le sourire d'un enfant :

- Mais oui... bien-sûr... (FY. p 95)

Cette scène présente quelque familiarité pour le lecteur de Loti qui peut se souvenir du début du *Mariage de Loti* où la vieille reine Pomaré donnait Rarahu en mariage au héros : mais cela se faisait de façon badine et le narrateur s'empressait de préciser qu'il ne s'agissait là que d'un mariage "à la manière exotique" fait pour ne durer qu'un temps. Ici en revanche, dans le respect appuyé des cadres traditionnels d'une société qui est aussi censée être celle des lecteurs — la vieille mère aimante, le Christ protecteur —, le lien de *fraternité* est donné et accepté sur un ton grave, définitif et sacré.

Cette fraternité officielle est bientôt organisée : comme nous l'avons vu déjà, les deux "frères" vivent sous le même toit, car lorsqu'Yves décide de construire une maison, une chambre est spécialement prévue pour Loti. Leur relation se règle sur la nouvelle définition qu'il lui ont trouvée : quand Yves explique à Loti ne plus savoir comment lui adresser ses lettres, répugnant aux "appellations de *capitaine*, *cher capitaine*", ce dernier lui répond :

Eh bien, mais c'est très simple... (...) tu mettras : *Mon frère*, ce sera vrai d'abord et, en style épistolaire, ce sera très convenable. (FY. p. 122)

Lorsque Loti apprend qu'Yves vient de se marier sans le prévenir, il s'inquiète d'abord dans une réaction jalouse :

Yves marié !... Et avec qui, mon Dieu ?... Peut-être quelque effrontée de la ville, ramassée au hasard dans un moment où il était gris ! (FY. p. 124)

Mais il est bientôt rassuré par la personne de Marie, choisie par Yves et en retour la jeune femme accepte volontiers Loti sous son toit, pour ce qui constitue une sorte de ménage à trois. Un enfant d'Yves et de Marie naît, Loti est son parrain et on le prénomme Yves-Pierre : c'est l'enfant des deux frères qui vont ensemble l'inscrire à l'état-civil et convenir du baptême avec le curé : "nous trouvons drôle de nous voir tous deux faisant acte de citoyens comme tout le monde" (FY. p. 131).

Cette "fraternité" ainsi établie socialement se complète dans l'intimité d'un échange affectif très grand. Comme dans les romans turc et tahitien, les deux protagonistes prennent plaisir à se dire leur nom et l'auteur à les écrire conjointement : (p. 89 : "Bonjour, Yves ! - Bonjour, Pierre !). Et en fait, leur complicité prend les allures

d'une gémellité. Nous les avons déjà montrés partageant les mêmes impressions devant le paysage breton : plus fondamentalement, ils se modèlent l'un sur l'autre. Loti constate ce phénomène un jour où il surprend Yves dans une mélancolie nostalgique de l'enfance, sentiment dont il semble presque qu'il croyait avoir l'exclusivité. Yves exprime sa tristesse et voici la réaction de Loti :

Alors, moi, je lui répondis, étonné de l'entendre :

- Des manières de moi que tu prends là, mon pauvre Yves !

- Des manières de vous, vous dites ?

Et il me regardais avec un long sourire mélancolique, qui exprimait de sa part des choses nouvelles. Je compris ce soir-là qu'il avait beaucoup plus que je ne l'aurai pensé des *manières de moi*, des idées, des sensations pareilles aux miennes. (FY. p. 91)

Tout au long du livre, Loti scrute ainsi passionnément la nature de sa "fraternité" avec Yves et cherche à la renforcer. Elle devient une préoccupation obsessionnelle : il arrive même aux deux personnages de se réveiller le matin pour se dire qu'ils ont rêvé l'un de l'autre :

Je dormais et je rêvais d'Yves. (...) Je rêvais que j'étais couché dans un hamac, comme autrefois au temps de mes premières années de mer. Le hamac d'Yves était près du mien. Nous étions balancés terriblement et le sien se décrochait. Au-dessous de nous, il y avait une agitation confuse de quelque chose de noir qui devait être l'eau profonde, et lui, allait tomber dedans. Alors je cherchais à le retenir avec mes mains, qui n'avaient plus de force, qui étaient molles comme dans les rêves. J'essayais de le prendre à bras-le-corps, de nouer mes mains autour de sa poitrine, me rappelant que sa mère me l'avait confié ; et je comprenais avec angoisse que je ne le pouvais pas, que je n'en étais plus capable (...) Ensuite, je perdis conscience de tout, même du mouvement et du bruit, et ce fut alors seulement que le repos commença... (FY. p. 112)

Au-delà du discours interprétatif que Loti propose pour ce rêve — l'angoisse d'échouer dans sa mission de protection d'Yves —, il apparaît que la puissance de cette représentation onirique est telle qu'elle indique des sentiments passionnels beaucoup plus forts : il ne s'agit plus ici de recouvrir le "frère" de sa bienveillance amicale et sociale, mais de le fixer comme objet de désir ne devant appartenir qu'à soi seul. En outre, ce n'est pas tout l'enseignement de cette nuit agitée. A son réveil, Yves vient voir Loti :

Il souriait, l'air tranquille et très doux.

- J'avais envie de vous voir, dit-il ; c'est que j'ai beaucoup rêvé sur vous cette nuit. Tout le temps j'ai vu ces bonnes femmes de Birmanie avec leurs grands ongles en or, vous savez ? Elles vous entouraient avec leurs mauvaises singe-

ries, et je ne pouvais pas réussir à les renvoyer. Après cela, elles voulaient vous manger. Heureusement qu'on a sonné le branle-bas, j'en étais tout en sueur de la peur que ça me faisait...

- Ma foi, moi aussi, je suis content de te voir, mon pauvre Yves, car de mon côté, j'ai beaucoup rêvé sur toi... (FY. p.113)

Yves qualifie de "singerie" les attitudes des femmes birmanes, et c'est le terme que reprendra Loti pour désigner celles de madame Chrysanthème, son "épouse" dans le livre qui paraîtra quatre ans plus tard. Aussi peut-on juger ce rêve prémonitoire de la configuration qu'évoque le roman japonais, où la femme n'est qu'un obstacle périlleux qui met en difficulté la "fraternité" des deux hommes. Le souci de préserver celle-ci est un thème obsessionnel qui parcourt les deux œuvres et les place en continuité.

II. *Madame Chrysanthème* ou le romanesque involontaire

La dernière phrase de *Mon Frère Yves* est restée assez célèbre parmi celles de son auteur : "Les histoires de la vie devraient pouvoir être arrêtées comme celle des livres..." (p. 271). Fausse conclusion : après ce roman, Loti ne se résout pas à laisser son ami hors du champ littéraire. En 1887, Yves fait un retour en force comme personnage de premier plan dans *Madame Chrysanthème*. Ce nouveau roman n'a cependant rien de breton et s'inscrit délibérément dans la veine ouverte par les deux premiers romans de l'auteur, *Aziyadé* et *Le Mariage de Loti*. Loti y avait mis au point un véritable procédé romanesque dont il faut brièvement rappeler les données : dans un récit à la première personne, l'auteur, officier de marine, raconte l'escala qu'il a faite dans un port lointain. Il y noue une liaison amoureuse avec une très jeune indigène : le couple y vit marié à la manière dite "exotique", c'est-à-dire qu'il y vit sous le même toit pendant quelques mois, le temps que dure la relâche du navire du héros. Mais bientôt l'ordre de départ survient de façon péremptoire, et le livre se clôt par l'évocation d'une séparation douloureuse : les deux héroïnes turque et tahitienne se meurent de désespoir. Au Japon cependant, à Nagasaki où Loti s'installe, ce schéma s'enraye, rien ne se produit comme les fois précédentes. Il faut dire que *Madame Chrysanthème* a voulu être un roman d'amour sans amour, où le mariage de Loti avec Chrysanthème est un contrat négocié qui stipule que la jeune femme soit payée pour cohabiter pendant une durée limitée avec Loti : quand part ce dernier, loin de se laisser mourir, Chrysanthème compte ses pièces d'or avec exaltation. Ainsi *Madame Chrysanthème* traduit une panne du procédé romanesque que nous venons d'énoncer ; l'expérience matrimoniale y tient bien lieu d'unité d'action, mais elle n'est qu'ennui pour les deux protagonistes qui se tiennent à distance dans des échanges superficiels. Le défaut d'amour entraîne une carence d'intrigue et l'auteur en est conscient : il la revendique ouvertement dans une interview accordée au *Figaro* le 10 décembre 1887, au moment de la parution de son roman (où il déclare : "il n'y a pas d'intrigue dans mes livres"). Cependant, à l'inté-

rieur même de *Madame Chrysanthème*, Loti ne semble pas facilement en prendre son parti. Reprenant à son compte une conception commune du roman, celle qu'on trouve par exemple formulée chez Thibaudet lorsqu'il déclare que "le roman, c'est où il y a de l'amour", il ne se satisfait pas d'écrire un livre où il n'y a, pour ainsi dire, que du "mariage", et galvaudé qui plus est : sans amour absolument, *Madame Chrysanthème* risquerait de n'être qu'un récit de voyage au Japon, comme le sera plus tard *Japoneries d'automne*, publié en 1889. C'est pour cette raison que la présence d'Yves, employé sur le même navire ancré à Nagasaki, va lui être d'une grande ressource narrative. Loti met constamment ce personnage en avant, si bien que *Madame Chrysanthème* n'est pas l'histoire d'un couple mais d'un trio. Et ce livre que l'absence d'intrigue menaçait de plonger dans une apathie totale, va être sauvé par un instrument narratif particulièrement précieux : la jalousie.

En effet, puisque *Madame Chrysanthème* est l'histoire d'un mariage, la fidélité y est une question essentielle. Entre Chrysanthème et Loti, à défaut d'amour, il y a un contrat à respecter : la fidélité est donc de mise, moins par égard pour la passion défaillante du conjoint que pour ménager sa dignité. Loti, constamment entouré de Chrysanthème et d'Yves, conçoit rapidement des soupçons sur les relations de ces derniers :

Jamais ils ne m'avaient paru si bien ensemble, Yves et ma poupée : ils le sont tellement même, que je m'inquièterais, si j'étais moins sûr de mon brave frère, et si d'ailleurs cela ne m'était absolument égal. (*Ch.* p. 92)

La chose ne lui est pas si indifférente cependant, puisqu'elle lui fournit une occupation : observer. Il constate par exemple qu'Yves "boit volontiers dans sa tasse après elle" (p. 179). Épiaut le comportement de son ami, il le voit, son service de quart achevé, "pressé d'aller retrouver cette petite Chrysanthème", et ses inquiétudes se précisent lorsqu'il le découvre, peu après, en train de faire sa toilette avec l'aide des femmes de la maison (pp. 188-189). Enfin, aux aguets, il se figure davantage :

Il me semble même entendre qu'en se quittant, ils s'embrassent... (...) Je m'inquiète des heures qu'ils ont souvent passées au logis, seuls ensemble. (*Ch.* p. 200)

Bref, le personnage Loti se montre fort soupçonneux, et l'auteur avoue que cela tombe bien pour animer son livre languissant :

Mes mémoires (...) ne se composent que de détails saugrenus ; de minutieuses notations de couleurs, de formes, de senteurs, de bruits. Il est vrai, tout un imbroglio de roman semble poindre à mon horizon monotone ; toute une intrigue paraît vouloir se nouer au milieu de ce petit monde de mousmés² et de cigales : Chrysanthème amoureuse d'Yves ; Yves de Chrysanthème ; (...) Il y aurait même là matière à un gros drame fratricide, si nous étions dans un

autre pays que celui-ci ; mais nous sommes au Japon et, vu l'influence de ce milieu qui atténue, rapetisse, drolatise, il n'en résultera rien du tout. (*Ch.* pp. 164-165)

Une "intrigue paraît vouloir se nouer" et l'auteur se contente de la favoriser de façon assez passive : il met Chrysanthème et Yves en présence, les pousse même dans les bras l'un de l'autre, et attend : c'est le cas, par exemple, au chapitre XXIX. Par un soir de grande pluie, Yves raccompagne Chrysanthème et Loti dans l'ascension de la colline qui les ramène chez eux. Fatiguée, Chrysanthème essaie de prendre le bras de Loti, mais il refuse :

- Mousmé, pour ce soir, si tu demandais plutôt ce service à Yves-San ; je suis sûr que cela nous arrangerait tous les trois. (*Ch.* p. 130)

Ils arrivent sous leur toit et aussitôt Loti constate :

Avec un temps pareil, il n'est pas possible de laisser Yves redescendre encore (...) Non, il ne retournera pas à bord ce soir ; nous allons le faire coucher chez nous. (*Ch.* p. 131)

Loti se comporte en véritable maître-d'œuvre de la situation ; il a attiré son ami dans un piège, pour le soumettre à la tentation. Il observe et tire ces constatations :

Chrysanthème (est) très en train à l'idée que son grand ami va coucher près d'elle (...) J'ai cru remarquer des regards très longs, de Chrysanthème à lui, de lui à Chrysanthème. (*Ch.* p. 132)

Mais au total, son attente est déçue, rien ne se passe : "Je m'ennuie désespérément dans ce gîte ce soir" (p. 132). La même tentative est répétée au chapitre XXXIV, mais avec un perfectionnement de taille : Yves, chassé de sa chambre par une invasion de moustiques, vient partager la couche des "époux" : l'initiative est de Chrysanthème et Loti laisse faire, la perfectionne même :

J'ai placé le petit chevalet à nuque de Chrysanthème au centre de la tente de gaze, entre nos deux oreillers à nous, pour observer, pour voir. (*Ch.* p. 154)

Mais la jeune femme rectifie en laissant à son mari la place au milieu de la couche. C'est ainsi que le ver rongeur de la jalousie fait mettre au point par Loti la situation qui sera reprise et affinée par Alain Robbe-Grillet dans *La Jalousie*. Dans ce roman, les personnages de "A..." et "Franck" évoluent sous le poids du regard jaloux d'un narrateur qui ne se montre pas, mais dont le lecteur devine la présence organisatrice : c'est lui qui dispose les fauteuils sur la terrasse ou les couverts sur la table

afin de tenter les deux amants supposés et de les pousser à se trahir dans leur comportement¹. Loti essayant d'influer sur la disposition de ce qu'il appelle les "couchages à trois" joue le même rôle d'entremetteur et d'inquisiteur. La situation se présentera encore (p. 199 : "Pour la troisième fois Yves couche à nos côtés..."), sans donner davantage de résultat, et finalement le héros décide d'en finir avec ces rapports biaisés qu'il fait naître au sein du trio : il va "parler à Yves bien franchement, pour en avoir le cœur net" (p. 200). Lorsqu'il le fait, Yves proteste simplement : "elle est votre femme"(p. 207). Il apparaît ainsi que Loti a monté de toutes pièces cette hypothèse d'amour où il n'avait pas le beau rôle (soupçonneux, possessif et même retors dans ses stratagèmes) pour faire poindre, comme il le disait dans un passage que nous avons déjà cité, "tout un imbroglio de roman à l'horizon", mais cela s'effondre.

Il nous semble cependant que l'intérêt romanesque de cette péripétie ne s'arrête pas là où le dit l'auteur. En effet, comme dans le roman de Robbe-Grillet, le regard inquisiteur en dit bien plus sur celui qui le porte que sur ceux qu'il observe. A son insu, Loti s'est beaucoup révélé. Il n'est pas difficile, en relisant les scènes où il dit et montre son inquiétude, de voir que cette jalousie se fixe sur la personne d'Yves seulement et que la fidélité de Chrysanthème importe fort peu au héros. Il le reconnaît sans fard:

De cette Japonaise, je me soucie comme de rien. Mais Yves... ce serait mal de sa part, et cela porterait un atteinte grave à ma confiance en lui... (Ch. p. 132)

En fait, quand Loti prétend ne se situer qu'au niveau de l'honneur dans ses relations avec Yves, ne se préoccupant que de rapports de confiance réciproque, c'est son affection surtout qui est inquiète. Lorsqu'Yves le rassure sur la nature de ses relations avec Chrysanthème, le soulagement de Loti n'est pas celui du "mari", mais celui de l'ami qui exulte de bonheur au revenir de la sérénité. C'est le temps retrouvé de *Mon Frère Yves*:

Comme jadis dans les landes bretonnes, dans les bois de Toulven, ou comme en mer durant les quarts de nuit, nous parlons des choses auxquelles on est enclin à penser dans l'obscurité : des revenants, d'âmes, d'avenir, d'au-delà, de néant...

Cette petite Chrysanthème, nous l'avions tout à fait oubliée ! (Ch. p. 208)

Dans la jalousie qui occupe le héros, l'objet de rivalité n'est pas Chrysanthème, prise entre Yves et Loti ; c'est Yves, que Chrysanthème, nouvelle venue, dispute à la vieille affection de Loti. Une lecture attentive n'a pas de mal à faire apparaître ce transfert d'une cause de jalousie vers une cause plus officielle. Les scènes de "couchage à trois" sont particulièrement révélatrices sur ce point. On se souvient de la

façon dont Loti avait manœuvré pour provoquer la première : Yves s'était vu forcé d'accepter l'hospitalité du couple en raison du mauvais temps. Dans la maison de Loti, il a "sa petite chambre" qui "a été prévue, du reste dans les conditions de notre bail" (p. 131) : le lecteur est ici renvoyé au souvenir de *Mon Frère Yves* où, symétriquement Loti avait sa chambre chez Yves, prévue dès la construction de la maison de celui-ci. Le rappel de ce précédent roman est d'autant plus pertinent que l'analogie ne s'arrête pas là : Chrysanthème remplace Yves dans la constitution d'un ménage à trois. Si Yves s'entend bien avec Chrysanthème qu'il avait désignée à l'attention de Loti le jour de la première rencontre, Loti était en très bonne intelligence avec Marie, la femme d'Yves, dont il a pu penser :

Il me parut que je l'aurais précisément désirée ainsi si j'avais été chargé de la choisir moi-même pour mon frère Yves. (FY. p. 124)

Yves, donc, s'apprête à passer sa première nuit chez ses amis et Loti prend garde de noter la joie de sa compagne :

Allons, vite, faisons la chambre d'Yves. Chrysanthème, très en train à l'idée que son grand ami va coucher chez elle, y met toutes ses forces. (Ch. p. 132)

Une attention même superficielle au texte permet de constater que Loti lui-même n'est pas en retard d'enthousiasme devant l'événement. Il s'inclue volontiers dans la première personne du pluriel ("Allons, vite...") et on l'entend s'affairer à donner des directives comme sur un navire : "il s'agit simplement de pousser dans leur glissières trois ou quatre panneaux de papier". Et bientôt, c'est le constat heureux : "Voilà donc Yves couché et dormant sous notre toit" (p. 132). Si, peu après, Loti doit convenir de sa déception ("Je m'ennuie désespérément dans ce gîte ce soir"), c'est sans doute moins celle de n'avoir pas surpris de connivence certaine entre Yves et Chrysanthème, que celle de constater qu'Yves, "(à qui) le sommeil est venu plus vite qu'à moi-même", ne semble pas partager la même excitation dans l'appréciation de l'événement. Un tel passage nous invite à lire *Madame Chrysanthème* comme un second roman dont l'intérêt est centré sur Yves. On serait presque tenté de penser que Loti a écrit son roman japonais afin d'être à nouveau aux côtés de ce dernier en permanence. On en trouverait l'illustration dans le récit de la deuxième nuit d'Yves chez ses amis. Loti accueille le renouvellement de cette situation avec un contentement qu'il ne songe pas à dissimuler, avouant sous forme de litote : "Moi je ne trouve rien à redire, en somme, à ce couchage à trois" (p. 154). C'est la nuit où, chassé par les moustiques, Yves doit rallier la couche des époux ; quand il place Chrysanthème entre le "frère" et lui-même, Loti cherche à se servir d'elle, au propre comme au figuré, comme d'un paravent : tout au long du livre, il la compare assez souvent à une de ces figures dessinées sur les paravents japonais, élément de décor dont l'Européen ne se soucie guère. Mais lorsque Chrysanthème refuse de se prêter à ce rôle, le narrateur en est fort aise :

Oh ! c'est décidément très bien, et Chrysanthème est une personne de beaucoup de tenue... (Ch. p. 154)

Quand le texte cherche à attirer l'attention sur la place de Chrysanthème par rapport à Yves, l'essentiel est dans celle de Loti par rapport à son "frère". Constamment, Chrysanthème sera le paravent utilisé pour masquer la véritable destination du désir : Yves. Par exemple encore, à l'occasion de la séance chez le photographe (chapitre XLV) : sous couvert d'emporter un souvenir le montrant avec Chrysanthème, et Yves en surnombre, il veut surtout conserver une image qui le représente aux côtés de ce dernier, "Chrysanthème entre nous deux" (p. 185). Cela devient la place désignée de la jeune femme, qu'elle occupe encore lorsque, au cours d'une promenade, fatiguée, "elle monte avec lenteur, entre Yves et moi, s'appuyant sur nos bras" (p. 190). Aussi est-on tenté de considérer que Chrysanthème remplit la même fonction qui était celle d'Aziyadé selon Roland Barthes : "Aziyadé" est le nom nécessaire de l'Interdit, forme pure sous laquelle peuvent se ranger mille incorrections sociales, de l'adultère à la pédérastie, de l'irreligion à la faute de langue". C'est pourquoi, dans une certaine mesure, la tentative de l'écrivain pour lester d'intérêt l'intrigue sentimentale de son premier livre japonais réussit, mais pas comme il le désirait : certes, *Madame Chrysanthème* n'est pas un récit de voyage, mais un roman. Cependant, Chrysanthème n'y compte guère et "le gros drame fratricide" n'a pas lieu. Ce qui compte en revanche, c'est la poursuite, quatre ans après *Mon Frère Yves*, d'un même roman d'amour centré sur Yves.

L'étude conjointe que nous avons menée de *Mon Frère Yves* et de *Madame Chrysanthème* a eu pour but d'éclairer l'un par l'autre les deux romans en dégagant ce que des lectures isolées auraient pu laisser dans l'ombre : *Mon Frère Yves* est un roman qui a du mal à tenir l'ambition qu'il affiche d'être une peinture réaliste de la terre bretonne et de ses habitants dans leur confrontation avec la mer. Cette entreprise est en effet minée par la façon dont elle est conduite : l'auteur donne la première place à l'évocation de ses propres impressions devant ce spectacle au fur et à mesure qu'il le découvre, et il choisit de le faire en mettant en scène l'amitié très forte qu'il porte à un enfant de la Bretagne. Et ce faisant, Loti retrouve sa manière romanesque antérieure : Yves est identifié à sa terre, comme cela avait déjà été le cas avec les héroïnes d'Aziyadé et du *Mariage de Loti*, et le roman devient un hommage amoureux à sa personne. Quant au livre japonais, nous avons vu qu'il réussit à être un roman de la jalousie, mais d'une façon qui échappe à l'auteur. Et au-delà des contextes radicalement différents, nous observons une certaine symétrie des relations affectives dans les deux romans qui se font ainsi écho l'un l'autre. C'est pourquoi nous refusons de lire les livres de Loti dans la clôture provisoire du temps de leur parution : *Mon Frère Yves* et *Madame Chrysanthème* se révèlent l'un et l'autre, lorsqu'ils sont mis en regard, comme les deux moments d'un même roman d'amour pour Yves.

NOTES

(1) Les éditions de références que nous avons retenues et auxquelles renvoient les numéros de page que nous indiquons sont les suivantes:

- Pierre Loti, *Mon Frère Yves*, Paris, Christian Pirot, 1990.

- Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, Paris, Garnier-Flammarion, 1990.

Pour plus de commodité dans le renvoi des citations, nous utiliserons les abréviations suivantes pour désigner ces œuvres:

- *Mon Frère Yves* : *FY*.

- *Madame Chrysanthème* : *Ch*.

(2) Jeunes filles japonaises.

(3) Alain Robbe-Grillet, *La Jalousie*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, pp. 19-21.

(4) Roland Barthes, "Pierre Loti : *Aziyadé*", dans *Nouveaux Essais critiques*, Paris, Points Seuil, 1972.